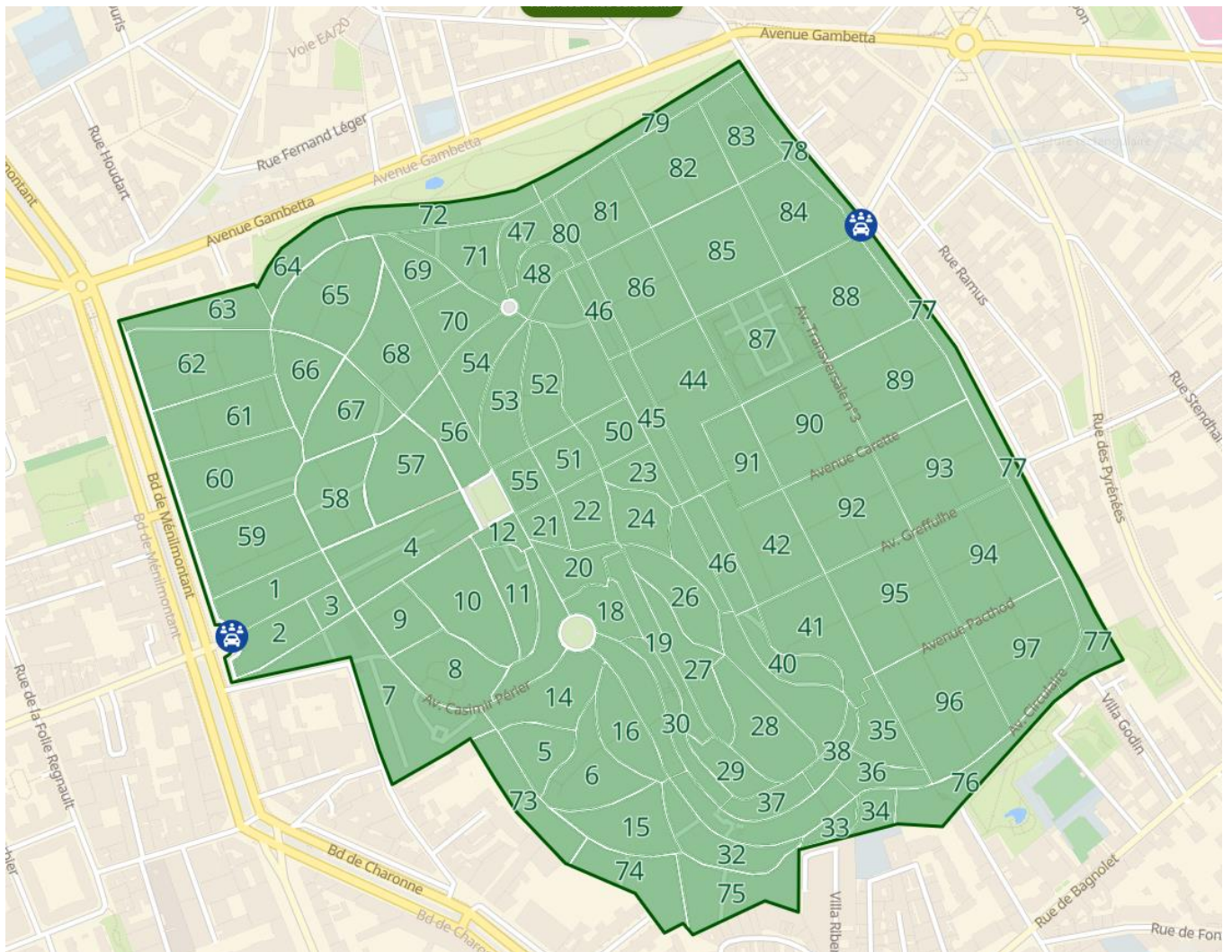


Promenade au Père Lachaise

Plan du cimetière



Avant d'entrer au cimetière, rendre hommage à la Commune

Un mur qui voudrait en cacher un autre



Le monument aux victimes des Révolutions

18 Avenue Gambetta, 75020 Paris

Il existe un autre « mur », il s'agit d'un monument situé dans le square Samuel-de-Champlain, en lisière du cimetière, avenue Gambetta à Paris, dans le XXe ! Il est l'œuvre de Paul Moreau-Vauthier fils du Communard Augustin Moreau-Vauthier, intitulée «Aux victimes des révolutions». Comportant aussi cette citation de Victor Hugo « Ce que nous demandons à l'avenir, ce que nous voulons de lui, c'est la justice, pas la vengeance », il entretient l'ambiguïté de réconcilier tous les morts de la Commune, victimes de l'un et de l'autre camp mais aussi la confusion des lieux surtout auprès des touristes étrangers.

Des pierres du mur d'origine auraient été utilisées pour bâtir ce monument portant les traces des fusillades... On y voit des impacts de balles.

Qui était le Père Lachaise ?

Le cimetière du Père-Lachaise n'est pas le nom officiel mais un nom de baptême, appelé à l'origine, **cimetière de l'Est**. Au XVIIème siècle, les Jésuites, voulant trouver un lieu de repos, achetèrent le domaine d'un riche commerçant appelé Régnauld de Wandonne situé sur une des collines de Paris. Louis XIV en personne profita de la vue dégagée de cette colline pour observer les combats durant la guerre des Lorrains. Le principal occupant du Mont Saint-Louis (nom donné après le passage de Louis XIV) fut **le confesseur du roi de France, Le Père La Chaise**, de son nom François d'Aix de La Chaise qui y demeura jusqu'à sa mort en 1709.

A la suite de la promulgation de la loi de 1765 qui interdit l'implantation des cimetières à Paris, la ville manqua cruellement de nécropoles. C'est à partir du XIX^{ème} siècle que 4 nouveaux cimetières virent le jour autour de la capitale : le cimetière Montparnasse, le cimetière Montmartre, le cimetière de Passy et le cimetière de l'Est qui s'installa sur 17 hectares du Mont Saint-Louis. Aujourd'hui, le cimetière est communément appelé *Père-Lachaise*. Drôle de façon d'emprunter le nom d'un personnage secondaire dans l'Histoire de France sans le consentement de ce dernier, **mort 95 ans avant l'ouverture du site**. Ironie de l'histoire, le Père La Chaise n'est pas enterré dans "son cimetière" mais en l'Eglise Saint-Paul, à proximité de la Place des Vosges !

Pourquoi un cimetière à l'est de Paris ?

Les fosses communes demeuraient béantes tant qu'elles n'étaient pas pleines. A partir de 1750, les odeurs provenant des nécropoles rendaient les parisiens malades l'été avec l'arrivée des grosses chaleurs. En effet, les vents dominants d'ouest brassait les mauvaises odeurs des cimetières, appelées **les miasmes des morts**, et contaminaient les vivants à l'est. Ainsi, les médecins hygiénistes recommandaient l'ouverture des cimetières hors des villes, de préférence à l'est pour que les vents dominants écartent les miasmes vers l'extérieur.

Pourquoi ce cimetière est-il si spécial ?

Au contraire de la plupart des cimetières qui ont un sol implacablement plat avec des allées larges, à géométrie fixe, le **terrain du Père-Lachaise est accidenté, implanté sur une colline**. Certains chemins du cimetière ont vu le jour avant l'ouverture de ce dernier, au plus grand plaisir des promeneurs du dimanche qui se plaisent à arpenter les nombreux sentiers sinueux et montueux. Le cimetière est le **lieu le plus boisé de Paris avec un total de 5 300 arbres** sur une superficie de "seulement" 44 hectares (600 mètres sur 700 mètres). Le cimetière paraît sans nul doute beaucoup plus grand qu'il ne l'est réellement. La raison est simple, la ligne droite est très rare, et l'horizon est toujours encombré par la cime d'un arbre, un escalier ou un monument funéraire. Enfin, durant l'âge d'or du cimetière, au cours du XIX^{ème} siècle, de nombreux artistes étrangers venaient vivre à Paris, attirés par le rayonnement culturel de la ville à travers le monde. Pour beaucoup, leur dernière demeure était le cimetière Père Lachaise. A l'époque, il n'y avait aucune obligation de ramener le corps du défunt dans son pays d'origine. On était enterré là où on mourrait. Indiscutablement, le cimetière du Père-Lachaise est **la nécropole la plus cosmopolite** qui existe aujourd'hui avec des noms qui résonnent encore dans toutes les têtes : Jim Morrison, Oscar Wilde ou Frédéric Chopin.

Monument aux morts de Bartholomé 4^è division



Inauguré en 1899, dans la 4^{ème} division, ce monument œuvre du sculpteur Paul Albert Bartholomé fit scandale en raison de la nudité des personnages représentés : un couple se présente au seuil de l'autre vie précédant l'humanité souffrante. Cette belle sculpture masque l'entrée de l'ossuaire aménagé sous la colline, et qui reçoit les restes des défunts exhumés des concessions perpétuelles abandonnées et reprises par l'administration. Il se compose de plusieurs salles qui reçoivent des cercueils de taille réduite et empilés les uns sur les autres. Quand une salle est pleine, elle est murée. Ce ne sont pas seulement les reprises du Père Lachaise, mais aussi celles d'autres cimetières parisiens. Le sculpteur Bartholomé est inhumé très proche du monument dans une sépulture de style médiéval.

Tombe de Géricault division 12



Trois bas-reliefs reproduisent trois œuvres majeures du peintre, exposées au Louvre : *Le radeau de la Méduse*, *Le Cuirassier blessé* et *Le Chasseur à cheval chargeant*. Le sculpteur Etex, auteur de la statue qui orne sa tombe, l'a représenté tel qu'il était à la fin de sa vie : paralysé suite à une chute de cheval, il peignait couché.

Tombe de Jules Vallès division 66

Journaliste, écrivain et homme politique français, Jules Vallès est le fondateur du journal *Le Cri du peuple* et il a fait partie des élus lors de la Commune de Paris en 1871. Il s'est battu toute sa vie contre l'injustice et l'ordre établi et pour la liberté de la presse.



Tombe de Charles Voisin division 66

Franc-maçon du XIX^e siècle. Sa tombe est celle qui contient le plus de symboles maçonnique au cimetière du père Lachaise.



Tombe d'Allan Kardec division 44

Considéré comme le père du spiritisme, Hippolyte Léon Denizard, de son vrai nom, est enterré au Père-Lachaise depuis 1869. S'il est plutôt méconnu en France, il est l'objet d'une popularité importante dans les pays sud-américains et plus particulièrement au Brésil. Allan Kardec repose désormais sous une drôle de sépulture, il gît en effet sous un dolmen sacré ! Mais le mystère ne s'arrête pas ici, en témoignent les foules qui s'empressent de toucher son buste, qui conférerait des pouvoirs mystiques...



Stèle de Marc et Victor Schœlcher division 50

Journaliste et homme politique français du XIX^e siècle, mena un combat sans relâche en faveur de l'abolition définitive de l'esclavage dans les colonies françaises. Leurs restes furent transférés au Panthéon en 1949.



Auguste Blanqui division 91

Grande figure révolutionnaire de l'extrême-gauche du XIXe siècle, Louis-Auguste Blanqui naît le 8 février 1805, dans les Alpes-Maritimes. Après des études de droit et de médecine, il s'oriente vers la politique, en prenant part, à travers diverses sociétés secrètes, à des conspirations anti-monarchistes comme la Révolution de 1830.

Arrêté, condamné et emprisonné à de nombreuses reprises, Auguste Blanqui enchaîne les combats, en France ou en exil : Révolution de 1848, Second Empire, Commune de Paris, il passera plus de 35 ans de sa vie en prison, ce qui lui vaudra son surnom de *L'Enfermé*.



Tombe de Victor Noir division 92

10 janvier 1870... Yvan Salmon journaliste, dit Victor Noir, se présente au 59, rue d'Auteuil chez le prince Pierre-Napoléon Bonaparte, cousin taciturne et tête brûlée de l'Empereur. Il accompagne son confrère Ulrich de Fonville. Les deux hommes sont là en qualité de témoin d'un certain Pascal Grousset, qui, s'estimant difamé par un article signé du prince, souhaite le provoquer en duel. C'était hélas sans compter sur l'impulsivité notoire de Pierre Bonaparte qui, fou de rage, s'empara d'un pistolet et tira sur Victor Noir qui n'avait rien demandé. La mort brutale de ce jeune journaliste de 21 ans fut récupérée par tous les opposants au régime, comme le symbole de la répression impériale contre les libertés publiques. Pierre Bonaparte qui n'en est pourtant pas à sa première victime est sans surprise acquitté par la Haute Cour de Justice. Les Parisiens déplorent cette injustice et se réunissent en masse aux funérailles de Victor Noir (jusqu'ici inconnu au bataillon), le 12 janvier. Au total, plus de 100.000 personnes seront présentes au cimetière de Neuilly-sur-Seine pour honorer ce martyr.

21 ans après sa mort, devenu un véritable symbole républicain, Victor Noir est transféré au cimetière du Père Lachaise. En 1891, le sculpteur Jules Dallou édifiera sur sa tombe un flatteur gisant de bronze d'un réalisme déconcertant. Encore en bon état aujourd'hui, on peut voir l'impact de la balle sur sa poitrine, les coutures de ses gants, le chapeau qu'il a lâché en tombant à terre... et un certain gonflement au niveau de la braguette.

Un groupe d'étudiants, confondant cimetière et lieu de rigolade, inventa au début des années soixante un canular reposant sur la prétendue virilité de Victor Noir ainsi que de Blanqui dont le gisant n'avait jamais été protégé. Suffisamment aisés pour pouvoir corrompre un fonctionnaire, ils achetèrent le concours d'un gardien du Père-Lachaise pour que celui-ci frotte consciencieusement et régulièrement les emplacements présumés des organes sexuels de Blanqui et de Victor Noir, de manière à les mettre en évidence, bien lustrés, sur les gisants alors

couverts de vert-de-gris (oxydation du bronze), faute d'entretien depuis des années»⁷. Les conséquences du canular étaient que «peu de temps après, un journaliste intéressé exploita de façon lucrative ce canular d'étudiants à base de corruption et inventa purement et simplement un faux culte de la fécondité et de la virilité dans lequel le fait pour des visiteurs de se frotter les organes sexuels sur ceux des gisants développerait soi-disant la virilité des hommes et surtout la fécondité des femmes, oubliant que jusqu'alors les profanations de tombeaux – c'en est une – étaient réputées porter malheur aux profanateurs »



Tombe d'Eugène Pottier division 95

Ouvrier, chansonnier, militant socialiste, et communard, il est l'auteur des paroles de L'Internationale, un chant qui deviendra l'hymne du monde ouvrier. Dans le cadre de la répression menée contre les communards, il est condamné par contumace à la peine de mort. Il s'exile en Angleterre puis aux États-Unis où il est initié à la franc-maçonnerie. En 1880, suite au vote de la loi amnistiant les communards, il rentre en France. Le Grand Orient de France lui rend hommage tous les 1^{er} mai, lors du défilé en hommage à la Commune.



Tombe d'Agricol Perdiguier division 85

Agricol PERDIGUIER, dit « Avignonnais la Vertu » fut le plus durablement célèbre des compagnons du XIXe siècle. Né à Morières-lès-Avignon en 1805, mort à Paris en 1875, compagnon menuisier du Devoir de Liberté, il n'eut de cesse par sa parole et ses écrits d'essayer de réconcilier les fractions opposées et belliqueuses du Compagnonnage.

Il écrivit entre autres un « Livre du Compagnonnage » (1839) et les « Mémoires d'un compagnon » (1855) et il inspira à George Sand son roman « Le Compagnon du tour de France » (1841).

Sa tombe, au cimetière parisien du Père-Lachaise, fait l'objet d'un pèlerinage des compagnons à la Toussaint.

On remarquera que lors de la réfection de cette sépulture, sans doute dans les années 1930, voire plus tard encore, les compagnons ont orné la dalle de motifs symboliques : le compas et l'équerre entrecroisés, mais aussi deux cannes passées en sautoir dans les outils. Le compas et l'équerre sont l'emblème du Compagnonnage et de la franc-maçonnerie dont fit partie Perdiguier, et les cannes celui du tour de France.



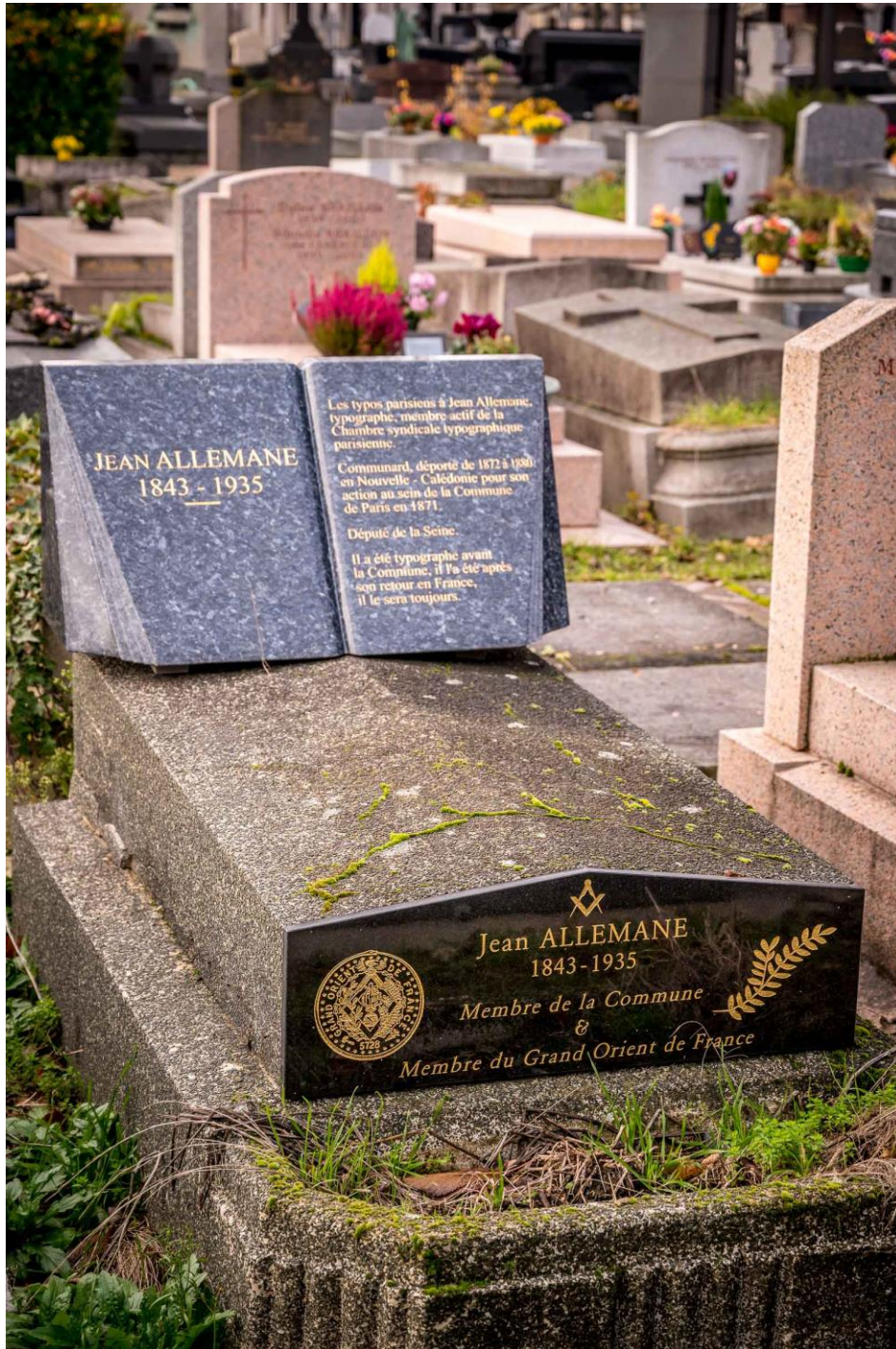
Tombe d'Oscar Wilde division 89



Si Oscar Wilde est aujourd'hui une figure majeure de la littérature européenne, c'est dans le dénuement complet qu'il est mort à Paris en 1900, à seulement 46 ans. Cinq ans plus tôt en Angleterre, le poète et dramaturge est jeté en prison et condamné à deux ans de travaux forcés, pour un baiser homosexuel dit-on. À sa sortie, il choisit de fuir son pays pour Paris et c'est à l'Hôtel d'Alsace, au coeur de Saint-Germain-des-Prés, qu'il meurt trois ans plus tard.

Dans les années 1990, le tombeau est devenu l'objet d'un rituel étonnant. Personne ne sait vraiment pourquoi, mais les admirateurs (et, surtout, admiratrices) du célèbre poète ont pris l'habitude de venir déposer un baiser au rouge à lèvres sur ce tombeau au passé sulfureux. Un hommage qui partait sans doute d'une bonne intention – c'est pour un baiser qu'Oscar Wilde a été emprisonné – mais qui a endommagé au fil des ans la sculpture. En 2011, des vitres en plastique de deux mètres de haut ont donc été apposées autour des parois de pierre pour empêcher que ses admirateurs ne grimpent sur la malheureuse tombe voisine pour y déposer le traditionnel baiser à Oscar.

Tombe de Jean Alemane division 89



Accès : la tombe de Jean Allemane se trouve entre les Avenues Carette et Aguado, proche de la petite allée centrale entre les deux. Elle est en deuxième ligne, juste derrière la tombe de la famille Perdon. (Div. 89).

Ouvrier typographe. Il combat le Second Empire. Pendant le siège, il appartient à la [garde nationale](#). Lors de la Commune, il est élu président du Conseil de la Ve légion, il préside également le club de la rue d'Arras. Après avoir combattu sur les [barricades](#), il est arrêté le 28 mai et condamné à la [déportation](#) en Nouvelle-Calédonie. À son retour, il s'implique dans le mouvement socialiste (député du XIème arrondissement de 1901 à 1906). Auteur des "Mémoires d'un communard".

Le mur des Fédérés, cimetière du Père-Lachaise division 77

Ce mur d'enceinte du cimetière du Père-Lachaise (20e) est devenu le « Panthéon de la Commune » : C'est là que s'achevèrent les combats de la Semaine sanglante (21-28 mai 1871), qui vit la chute de la Commune. Le 27 mai, seul le quartier de Belleville, entre les Buttes-Chaumont et le Père-Lachaise, résistait encore aux troupes gouvernementales. Ce jour-là, 147 prisonniers fédérés furent fusillés dans le cimetière et entassés dans une fosse commune. Plusieurs centaines de cadavres de communards, tombés sur les barricades ou fusillés dans les rues de Belleville, y furent jetés les jours suivants. Le site, signalé par une plaque commémorative « *Aux morts de la Commune 21-28 Mai 1871* », devint un des symboles de la mémoire ouvrière parisienne et un lieu de rassemblement militant, notamment à l'occasion des traditionnels défilés du 1^{er} Mai. De nombreuses personnalités marxistes et communistes sont enterrées à proximité du Mur des Fédérés, à commencer par Paul Lafargue, gendre de Karl Marx, et sa femme.



Tombe de Paul et Laura Lafargue division 76



Intellectuel socialiste et militant de la cause du peuple, Paul Lafargue, créateur du MOF (Mouvement ouvrier français) et auteur du *Droit à la Paresse*, se suicide à son domicile de Draveil (91).

Emportant avec lui son âme sœur, Laura Marx, la fille du célèbre Karl...

Une terrible lettre

26 novembre 1911. Nous voilà au domicile de Paul Lafargue, à Draveil, dans cette jolie petite propriété du 108 boulevard Henri-Barbusse.

C'est un double suicide, donc, que le jardinier de la maison, M. Doucet, s'apprête à découvrir au matin de ce petit jour gris de novembre.

Surpris de ne pas voir le couple, il frappe à la porte. Pas de réponse.

Il monte les escaliers quatre à quatre, dans un silence de mort. De mort, vraiment, croyez-moi !

Car quand Doucet entrouvre la porte de la chambre, il aperçoit Lafargue étendu sur son lit, tout habillé. Mort.

Dans la chambre voisine, Laura, assise dans un fauteuil, ne respire plus. Ils sont comme endormis.

Sur une table, la courte lettre ci-dessous, écrite par Paul Lafargue et expliquant son geste :

« Sain de corps et d'esprit, je me tue, avant que l'impitoyable vieillesse, qui m'enlève un à un les plaisirs et les joies de l'existence et qui me dépouille de mes forces physiques et intellectuelles, ne paralyse mon énergie, ne brise ma volonté et ne fasse de moi une charge à moi et aux autres.

« Depuis des années, je me suis promis de ne pas dépasser les soixante-dix ans. J'ai fixé l'époque de l'année pour mon départ de la vie, et j'ai préparé le mode d'exécution de ma résolution une injection hypodermique d'acide cyanhydrique.

« Je meurs avec la joie suprême d'avoir la certitude que dans un avenir prochain, la cause à laquelle je me suis dévoué depuis quarante-cinq ans triomphera.

« Vive le Communisme. Vive le Socialisme international. »

Tombe de Jean-Baptiste Clément division 76

Auteur de la chanson « Le Temps des Cerises », poème d'amour devenu un chant révolutionnaire, symbole du sort tragique d'une partie de la population ouvrière parisienne massacrée par l'armée Versaillaise lors de la Commune de Paris.



La Commune et les francs-maçons

Depuis sa création au début du XVIII^e siècle, la Franc-maçonnerie a toujours assez bien représenté les diverses composantes – tout au moins les plus aisées – des sociétés au sein desquelles elle s'est développée. C'est ce qui se passe dans la France de 1871, à ceci près que les ouvriers et les artisans sont, du moins à Paris, particulièrement bien représentés dans les loges.



Les francs-maçons à la porte Maillot le 29 avril 1871

C'est ce qui explique pourquoi l'on trouve de nombreux francs-maçons parmi les responsables de la Commune : ils y sont, en gros, un tiers. Les instances maçonniques dirigeantes – Conseils de l'Ordre – s'opposent, par contre, à la Commune et dénoncent la participation des Frères. Il y a d'ailleurs beaucoup de francs-maçons hostiles au mouvement communalard et certains d'entre eux sont engagés dans les rangs versaillais.

La Commune de Paris et la Franc-maçonnerie partagent toutefois de nombreuses valeurs : la défense des principes de la République, la liberté politique et associative, la justice sociale, la laïcité, l'éducation... La Maçonnerie est unanime à déplorer la violence et à condamner la guerre civile. Elle va, à plusieurs reprises, militer et s'engager très courageusement pour exiger que les combattants se réconcilient. Le fait qu'il y ait des Frères des deux côtés lui donne une vocation et une compétence particulière pour cela ! Les conciliateurs se heurtent pourtant chaque fois à l'intransigeance butée de Thiers, ce qui va conduire finalement les Frères parisiens à s'engager massivement aux côtés des communalards pour combattre Versailles. Ils le payeront de leur sang.

Les élus de la Commune francs-maçons.



La franc-maçonnerie & la Commune par Hector Moloch, extrait de la première de couverture de Commune de Paris - mars-mai 1871: La Franc-Maçonnerie déchirée d'André Combes (2016)

Le recrutement des Ateliers de la capitale était resté très populaire. Les ouvriers et les artisans formaient un bon tiers des effectifs et un grand nombre de militants révolutionnaires pouvaient se reconnaître sous le symbole de l'acacia. Les chefs militaires des insurgés, à l'exception de Cluseret et de Rossel, et un tiers des élus de la Commune (dont le vétéran Charles Beslay) appartenaient à la franc-maçonnerie (1).

De fait, Jaroslaw Dombrowski et Walery Wroblewski sont tous les deux maçons et il en va de même de Gustave Flourens, initié le 12 juin 1866 à la loge l'Union d'Orient, de Gabriel Ranvier, initié le 7 décembre 1863, de Simon Mayer, initié en 1867 à l'Union Parfaite de la Persévérance, d'Émile Eudes, initié à la loge l'Écossaise 133, de Jules Bergeret et de Napoléon La Cécilia. Les principaux responsables politiques sont également maçons : Gustave Lefrançais, initié le 27 octobre 1863 à la loge l'Écossaise 133 et affilié en 1866 à l'Union Parfaite de la Persévérance, Benoît Malon, Auguste Vermorel, Félix Pyat, Francis Jourde, Charles Beslay, Eugène Protot, initié le 3 mai 1866. Auguste Blanqui, fondateur du journal *Ni Dieu ni maître*, est membre de plusieurs loges : les Amis de la Vérité, le Temple des Amis de l'Honneur Français et le Lien des Peuples. Jules Vallès est franc-maçon, de même que Jean-Baptiste Clément, membre des Rénovateurs, qu'Eugène Pottier, que Henri Rochefort, membre des Amis de la Renaissance, qu'Élie Reclus et que beaucoup d'autres (2).

Parmi les opposants à la Commune, on peut citer Jules Simon, seul ministre franc-maçon du gouvernement de Thiers, Jean-Baptiste Alexandre Montaudon, général du 1^{er} corps d'armée de l'armée versaillaise, F. Malapert, orateur du Suprême Conseil, Ernest Hamel, ancien vénérable de L'Avenir.

Il existe à l'époque deux obédiences maçonniques, le Grand Orient de France, qui regroupe un peu plus de 300 loges avec 15 000 membres actifs environ dont plus de 4 000 à Paris et le

Suprême Conseil de France qui réunit à peu près 5 000 adhérents dont près de 2 000 membres à Paris (3).

D'une manière générale, les Conseils de l'ordre, organes dirigeants des obédiences, sont très réticents à l'égard de la Commune et donnent aux frères des consignes de neutralité. Ces ordres ne seront pas suivis par la base !



Affiche du 8 avril 1871 - Manifeste de la Franc-Maçonnerie (source : La Contemporaine – Nanterre / argonnaute.paris nanterre.fr)

Les tentatives de conciliation.

Ayant des Frères dans les deux camps, la franc-maçonnerie est particulièrement bien placée pour jouer la réconciliation. Elle s'implique d'autant plus volontiers que ses valeurs sont aussi celles de la Commune.

Les francs-maçons se manifestent à trois reprises : le 8 avril, le 22 avril et le 29 avril 1871.

Une loge du Grand Orient, "les Disciples du Progrès" pensa qu'une initiative maçonnique appelant à l'arrêt des combats pourrait être couronnée de succès. Elle rédigea, le 8 avril, un "Manifeste de la Franc-Maçonnerie" qui, approuvé par les Conseillers de l'Ordre présents à Paris, fut affiché dans la capitale, publié dans la presse, adressé aux ateliers de province qui l'approuvèrent. Des assemblées maçonniques se succédèrent. Une première délégation, avec l'accord de la Commune, se rendit auprès de Jules Simon qui ne put que promettre que la future loi municipale satisferait les Parisiens. Cette promesse ne fut d'ailleurs pas respectée. (4)

Après l'échec de leurs nombreuses tentatives de conciliation, les francs-maçons plantent leurs bannières sur les fortifications de la porte Maillot et se rallient à la Commune

Le manifeste du 8 avril se réfère à la noble devise Liberté - Égalité - Fraternité - Solidarité qui est portée par le drapeau de la maçonnerie. Il proclame l'inviolabilité de la vie humaine et appelle à arrêter « l'effusion de ce sang précieux qui coule des deux côtés » et à poser les bases « d'une paix définitive qui soit l'aurore d'un avenir nouveau ».

Une seconde délégation, conduite par [Ernest Hamel](#), put rencontrer Thiers.

Le 22 avril, des francs-maçons, des délégués de la Ligue d'union républicaine des droits de Paris, des délégués des municipalités des arrondissements de Saint-Denis et de Sceaux réclament la fin des combats et, à défaut, une trêve pour évacuer les habitants des communes concernées par les bombardements. Thiers consent une trêve de huit heures, le 25 avril, pour évacuer Neuilly, mais ne va pas au-delà. (5)

Le 26 avril après-midi, les francs-maçons se réunissent au théâtre du Châtelet et décident d'aller planter leurs bannières sur les remparts. Ils se rendent séance tenante à l'Hôtel de Ville pour annoncer cette résolution à la Commune qui les reçoit avec des applaudissements, des discours chaleureux et des embrassades. Le 29 avril, six mille Frères, représentant cinquante-cinq loges, se sont donné rendez-vous au Carrousel. Ils se rendent à l'Hôtel de Ville où a lieu une nouvelle cérémonie, puis l'immense cortège, ayant montré à la Bastille et aux boulevards ses bannières frénétiquement applaudies, arriva, vers deux heures, au rond-point des Champs-Élysées. Les obus du Mont-Valérien l'obligèrent à prendre des voies latérales pour gagner l'Arc de Triomphe. Une délégation de tous les vénérables planta les bannières depuis la porte Maillot jusqu'à la porte Bineau. La bannière blanche (6) fut dressée au poste le plus périlleux, l'avancée de la porte Maillot ; les versaillais cessèrent leur feu. Les délégués et quelques membres de la Commune désignés par le sort s'avancent, bannière en tête, dans l'avenue de Neuilly. Au pont de Courbevoie, devant la barricade versaillaise, un officier les reçoit et les conduit au général Montaudon, franc-maçon lui aussi. Ils s'expliquent, demandent une trêve. Le général permet à trois délégués (7) de se rendre à Versailles. Ce soir-là, le silence se fit de Saint-Ouen à Neuilly. Le lendemain, les délégués revinrent. M. Thiers les avait à peine reçus. Impatient, résolu à ne rien accorder, il ne voulait plus admettre de députation. En même temps, les balles versaillaises trouaient les bannières. Les francs-maçons se réunirent aussitôt salle Dourlan et décidèrent d'aller au feu avec leurs insignes. (8)



Les francs-maçons sur les remparts de la porte Maillot le 29 avril 1871 (Bibliothèque historique de la ville de Paris)

Effectivement, de très nombreux Frères, écoeurés par l'intransigeance de Thiers, se rallient à la Commune et prennent les armes aux côtés des fédérés.

Pendant la semaine sanglante, des Frères prirent le risque d'être fusillés en cachant des francs-maçons alors que d'autres étaient exécutés sur dénonciation pour avoir participé au défilé du 29 avril. [...] Au cours des procès, l'appartenance à la Fraternité était considérée comme une charge aggravante. [\(9\)](#)

Beaucoup sont tués. Beaucoup seront emprisonnés ou déportés.

Notes

(1) André Combes, *Les trois siècles de la Franc-Maçonnerie française*, Éditions EDIMAF, Paris, 1987, p. 114 ;

(2) Cf. Gérard Dittmar, *Les Francs-Maçons et la Commune de 1871*, Éditions Dittmar, Paris, 2003, p. 9-10 et 15-38. Cf. aussi Raphaël Aurillac, *Guide du Paris maçonnique*, Éditions Dervy, Paris, 2005, p.177 ;

(3) Gérard Dittmar, *Idem*, p. 10 ;

(4) André Combes, *Idem*, p. 114 ;

(5) Laure Godineau, *La Commune de Paris par ceux qui l'ont vécue*, Parigramme, Paris, 2010, p. 172 ;

(6) C'était celle de la loge de Vincennes ;

(7) Ce sont Émile Thirifocq, Fabreguette et Lavacque ;

(8) Prosper Olivier Lissagaray, *Histoire de la Commune de Paris de 1871*, La Découverte, Paris, 2000, p. 248-249 ;

(9) André Combes, *Ibidem*, p. 116.

Frères,

C'est à vous tous que nous nous adressons :
Francs maçons de tous les rites et de tous les orients,
Compagnons de toutes les corporations,

Vous le savez, les francs-maçons sont des hommes de paix, de concorde, de fraternité, d'étude, de travail ; ils ont toujours lutté contre la tyrannie, le despotisme, l'hypocrisie, l'ignorance. Ils défendent sans cesse les faibles courbés sous le joug, de ceux qui les dominent, leurs adeptes couvrent le monde : ce sont des philosophes qui ont pour précepte la morale, la justice, le droit. (...)
Les francs-maçons et les compagnons sortent les uns et les autres de leurs sanctuaires mystérieux, tenant de la main gauche la branche d'olivier, symbole de la paix, et de la main droite le glaive de la revendication. Attendu que les efforts des francs-maçons ont été trois fois repoussés par ceux-là mêmes qui ont la prétention de représenter l'ordre, et que leur longue patience est épuisée, tous les francs-maçons et compagnons doivent prendre l'arme vengeresse et crier :

Frères, debout ! que les traîtres et les hypocrites soient châtiés. (...)

Le 29 avril, les francs-maçons, au nombre de 10 à 11 000 se rendirent à l'Hôtel-de-Ville, suivant les grandes artères de la capitale, au milieu des acclamations de toute la population parisienne ; arrivés à l'avenue de la Grande-Armée, malgré les bombes et la mitraille, ils arborèrent 62 de leurs bannières en face des assaillants. Leur bannière blanche : Aimons-nous les uns les autres, s'avancant sur les lignes ennemies versaillaises, fit cesser le feu de la porte Dauphine à la porte Bineau : la tête de leurs profondes colonnes atteignit seule la première barricade des assaillants.

Trois cents francs-maçons furent admis comme délégués. (...)

Ils n'obtinrent rien, absolument rien, du chef du pouvoir exécutif.

Le feu, interrompu le 29 à quatre heures de relevée, recommença plus formidable, accompagné de bombes incendiaires, le 30 à 7 h. 45 mn du soir. La trêve n'avait donc duré que 27 h. 45 mn.

Une délégation de francs-maçons placée à la porte Maillot a constaté la profanation des bannières. C'est de Versailles, que sont partis les premiers coups, et un franc-maçon en a été la première victime. Les francs-maçons et compagnons de Paris, fédérés à la date du 2 mai s'adressent à tous ceux qui les connaissent.

Frères en maçonnerie et frères compagnons, nous n'avons plus à prendre d'autres résolutions que celle de combattre et de couvrir de notre égide sacrée le côté du droit.

Armions-nous pour la défense !

Sauvons Paris !

Sauvons la France !

Sauvons l'humanité !

Paris, à la tête du progrès humain, dans une crise suprême, fait appel à la Maçonnerie universelle, aux compagnons de toutes les corporations, il crie : A moi les enfants de la Veuve !

Cet appel sera entendu par tous les francs-maçons et compagnons ; tous s'uniront pour l'action commune, en protestant contre la guerre civile que fomentent les souteneurs de monarchie. Tous comprendront ce que veulent les frères de Paris, c'est que la justice passe de la théorie à la pratique, que l'amour des uns pour les autres devienne la règle générale, et que l'épée n'est tirée du fourreau, à Paris, que pour la légitime défense de l'humanité.

Non ! Frères maçons et compagnons, vous ne voudrez pas permettre que la force brutale l'emporte, vous ne supporterez pas que nous retournions au chaos, et c'est ce qui adviendrait si vous n'étiez pas avec vos frères de Paris qui vous appellent à la rescousse.

Agissez de concert, toutes les villes ensemble, en vous jetant au-devant des soldats qui combattent bien malgré eux pour la plus mauvaise cause, celle qui ne représente que des intérêts égoïstes, et entraînez-les à servir la cause de la justice et du droit.

Vous aurez bien mérité de la Patrie universelle, vous aurez assuré le bonheur des peuples pour l'avenir !
Vive la République ! Vivent les Communes de France fédérées avec celle de Paris !

Paris, 5 mai 1871

Manifeste des Francs-Maçons du 5 mai 1871

Quelques conseils de lecture

Des romans sur la Commune :

L'Insurgé, Jules Vallès, 1886

Le Canon fraternité, Jean-Pierre Chabrol, 1970

Les livres de référence sur le sujet

Prosper-Olivier Lissagaray, *Histoire de la Commune de 1871*. La Découverte, 2004

La Commune de 1871, les acteurs, les événements, les lieux, ouvrage collectif sous la coordination de Michel Cordillot. Editions de l'Atelier/Editions Ouvrières, 2020.

Des films

La Commune (Paris 1871) ([1ère partie](#)) et ([2ème partie](#)) Film de Peter Watkins coproduction La Sept ARTE, 13 Production, Musée d'Orsay, France 2000 durée 5h45.

Les Damnés de la Commune, Raphaël Meyssan (dessin animé avec la voix de Yolande Moreau), DVD chez Arte Editions